

# L'attendu

Autor(en): **J.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 40

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219015>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER  
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1924 pour **1 fr. 50**

en s'adressant à l'administration  
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

## L'ATTENDU

LE Comptoir est passé ; nous sommes à la porte des vendanges. Elles seront courtes, cette année. Il y aura peu de vin, dit-on, et il ne sera pas bon. Tant pis ! On boira du vieux et du « petit-vieux », qu'on paiera un peu plus cher, voilà tout.

Voici donc l'hiver ; il revient toutes les années. Ah ! certes, c'en est un qui est exact ; il ne manque pas ses rendez-vous et paraît se plaire avec nous, car il précède souvent le calendrier et a grand peine à prendre congé, à l'heure où il devrait naturellement nous faire ses adieux. C'est un de ces visiteurs auxquels, à un moment donné, on dirait volontiers : « Vrai, si j'étais chez vous, je m'en irais ».

L'hiver devient peu à peu la principale saison ; il lui faut plus de la moitié de l'année. C'est un accapareur.

Evidemment, le printemps, l'été, l'automne, enfin, ce qu'on appelle la « belle saison » sont bien plus agréables, encore que, pendant la canicule — pas cette année, bien entendu — une petite crachée de neige serait la bienvenue ; mais l'hiver existe et tient le record de la longueur. Il faut donc en prendre philosophiquement notre parti.

Allons, préparons nos quartiers d'hiver. Sortons les pardessus et les fourrures ; assurons-nous que les cheminées tirent bien, que les fenêtres et les portes n'ont pas de fissures et de vents-coulis ; renouvelons notre provision de combustible et notre abonnement au cabinet de lecture ; enfin, assurons-nous que les lampes électriques sont en bon état.

Avec toutes ces précautions, un bon lit douillet, une table bien garnie, un piano ou un violon, ou un accordéon, voire même un tambour, on peut encore affronter l'hiver et ne pas lui faire trop grise mine.

Qu'en pensez-vous ?

J. M.



## TRAO DE TSE

LE fein l'allavant coumeinci et justameint Pierrro Gueliet lâi manquâve on hommo. On delon né, vaicé que s'ein presente ion, on tot crâno oncora, præ dzouveno, on bocon borniquan, justo quemet faillâi itre fo fère l'ovràdzo que Pierrro Gueliet voliâve fère à fère à clli l'ovrà. Adan, sè sant dèvesâ dinse :

— Bouna né ! noutron maître. Vignô po m'eingadzi !

— Vo z'eingadzi ! Et quemet vo z'appellâvo ?

— Djediion Bâozeni !

— Et iô âi-vo travailli ?

— Vigno, ein derrâi, de tsi Louette à Tambou.

— Ah ! et porquie lâi ite-vo pas restâ ? Vo z'a-te fotu fro ?

— Diabe lo ion ! L'è bo et bin mé que su parti, de mè mimo. Demandâ-lâi lo pi.

— Et porquie n'ite-vo pas restâ ?

— On lâi medzive trào de tsé, et de tote lê sorte.

— Et vo z'âi fotu lo camp por cein que vo z'avâi trào de tsé à medzi ?

— Oi, et de tote lê sorte, vo dio. Accutâvâi :

— Lâi a quauque senanne, on petit cabri l'è crèvâ à l'ottô. Adan, lo Louette no l'a fé betâ ein dauba et on ein a zu po tota la senanna à medzi. L'è la mère-grand que l'a fé l'appros-tuma, — la mère-grand, chêtse quemet onn' étalla, adâ la gotta âo nâ.

— Vo z'âi dan rupâ lo cabri ?

— Oi. La senanna d'apri, on petit caion l'è assebin crèvâ. La mère-grand no l'a fé medzi ein venaignetta et cein adourâ houit dzo.

— Vouaih !

— Oi. Du cein l'è crèvâ on petit agni. Cein no z'a fé oncora po onna sennana de tse, qu'on a medzi avoué dâi z'ugnon.

— Quaisi-vo !

— L'è dinse. Et pu, no z'è crèva on vi, que n'avâi que quinze dzo. Lo Louette l'a de à la mère-grand : « Foudra ein routî tot cein qu'on porrà et freccâsi lo resto. Cein no tire adâ quauque dzo pe ein levé. »

— T'einlèvâi !

— Apri cein, lo tsin l'è crèvâ. L'ant met ein venaison et on a medzi lo tsin que la chêtse mère-grand l'a fé couâire dein la mermitta.

— Vouaih !

— Oi. Et pu, po fini, la mère-grand l'è crèvâ. Stî coup, mè si de : « N'ein vu rien ! » et mè su sauvâ.

Marc à Louis.

## ROUTES DE JADIS

L'ACCROISSEMENT du réseau des voies ferrées n'empêche pas le canton de Vaud d'améliorer ses routes. Dernièrement encore, le Grand Conseil a voté dans cette intention une série de crédits élevés. Que nous voilà loin du temps, où d'aller de Moudon à Lausanne était un périlleux voyage, qu'on n'entreprenait pas sans avoir fait son testament !

Ainsi que le dit le *Mémorial des travaux publics*, publié par l'Etat de Vaud en vue de l'Exposition nationale de 1896, de Genève, c'est aux Romains que revient l'honneur d'avoir tracé dans notre pays les premières grandes artères. Les noms de plusieurs de ces voies trahissent leur origine. La route dite de l'Etraz, entre Nyon et Cossonay, est l'ancienne *Via Strata*. Un chemin qui lui est parallèle, près de Rolle, se nomme le Petit-Etraz. On retrouve cette dé-

signation entre Orbe et Orny. Une rue de Lausanne s'appelle la rue d'Etraz. Le long du pied du Jura, à partir du pays de Gex jusqu'à Romainmôtier, le chemin Magnin révèle son origine romaine par son nom dérivé de *Via Magna*.

Les Romains dressaient, de mille en mille pas, des colonnes au bord des chemins pour indiquer aux voyageurs les distances itinéraires ; ces colonnes milliaires portaient des inscriptions à l'honneur des empereurs auxquels étaient dues les chaussées ou leur amélioration. Il est probable que ces voies étaient surtout des routes militaires. Elles avaient des stations appelées *mansiones* et *mutationes*. *Manzio* était le lieu d'étape ; *mutatio* désignait le relai des voitures et des chevaux. Les chaussées romaines montrent çà et là encore quelques-uns de leurs tronçons, tantôt pavés de cailloux ou de grosses pierres plates, tantôt couverts de gravier mêlé de terre glaise.

Dans la période troublée et obscure qui suivit la civilisation romaine, on voit le Pays de Vaud s'enrichir, ici, de couvents et d'églises, là, de châteaux-forts et de villes murées. De ponts et de routes, il n'est fait que de rares mentions.

A Orbe, on attribue à la reine Brunehaut et à sa petite-fille Theudelinde la construction d'un pont très hardi, en l'an 604.

La reine Berthe, la fileuse de pieuse mémoire, est citée comme ayant voué des soins assidus à l'édilité publique.

Encore à Orbe, la tradition rapporte que le pont du Moulinet fut construit en 1424, par un pauvre ermite, Girard Borelier, dont la cellule et l'oratoire se trouvaient au milieu des rochers qui dominent le pont sur la rive droite de la rivière.

Les différentes maisons de Savoie et de Gruyère qui régnerent sur le pays dans les siècles suivants jusqu'à l'époque de la Réformation n'ont guère laissé de traces de leur activité dans le domaine des voies de communication.

C'est peut-être à cette époque que remonte l'ouverture de la « charrière royale » des Mosses, qui reliait les vallées du Rhône et de la Sarine et dont on attribue la création aux Comtes de Gruyère.

Sous la domination bernoise, l'état de nos routes demeura longtemps lamentable. « De très mauvais chemins, étroits, encaissés, montueux, étaient les seules voies d'un village à l'autre, écrit M. Ch. Pasche dans son *Essai historique sur la contrée d'Oron*. Il existait très peu de ponts, la plupart des cours d'eau se traversaient à gué par les attelages. Une passerelle en bois, souvent une simple planche ou poutre, servait aux piétons.

» Dans ces conditions-là, les transports à chars devaient nécessairement être difficiles ; mais on en avait peu à faire ; le commerce était nul, les récoltes n'étaient pas considérables ; le bétail parcourait la campagne pendant toute la bonne saison, mangeant sur place le plus possible. Quant aux voyages, ils étaient rares et s'effectuaient à pied ou à cheval. Le paysan se rendait au marché avec un petit sac de blé en croupe.

» Lorsque des personnages éminents, l'abbé